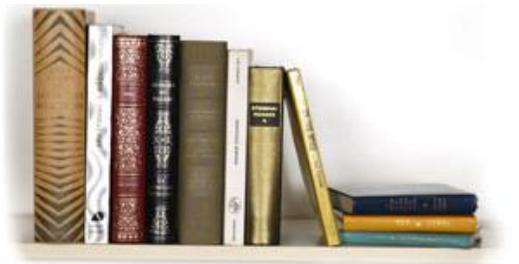


Comptoir littéraire



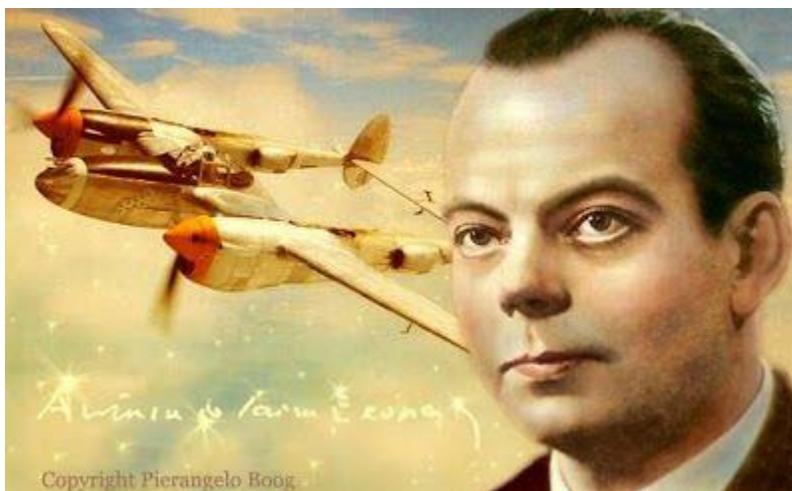
www.comptoir litteraire.com

présente

“Courrier Sud”

(1929)

Roman (210 pages) d'Antoine de SAINT-EXUPÉRY



On trouve d'abord un résumé
puis un commentaire (page 6).

RÉSUMÉ

Première partie

I

Est évoqué le poste de Cap Juby qui était «*le Sahara vu des coulisses*» et très proche de «*la dissidence*» des Maures. Il recevait par «*la T.S .F.*» l'annonce du «*Courrier France-Amérique parti de Toulouse*» ou, dans l'autre direction, de Dakar.

II

Au départ de Toulouse, à l'aube, après des vacances à Paris dont «*il garde le souvenir confus d'un tumulte obscur*», «*le pilote Bernis*» fait décoller son avion en se répétant : «*J'ai mis de l'ordre*», en se sentant «*libre*» et «*seul*», à «*3 000 mètres*» au-dessus d'un «*monde bien rangé aussi*». Mais il se souvient de Geneviève.

III

Le narrateur, qui, à Cap Juby, attend son passage, s'adresse à Jacques Bernis, qu'il a formé, pour lui faire considérer que le courrier est «*plus précieux que la vie*» ; pour lui indiquer comment traverser l'Espagne ; pour lui faire accepter les surprises des missions. Il lui rappelle les expériences vécues ensemble depuis le collège où ils avaient, étant alors devenus des hommes possédant de «*grands secrets*», rencontré leurs vieux professeurs.

IV

Après 5h.15 de vol où il n'a eu que «*les pensées qui dirigent l'action*» et a connu un moment de peur, Bernis arrive à Alicante, ayant fait passer «*trente mille lettres*». Il envisage la suite du voyage. Il se souvient être allé «*à la conquête de Geneviève*», mais a «*mis de l'ordre dans sa défaite*».

Deuxième partie

I

Le narrateur raconte que, «*deux mois plus tôt*», Bernis était allé à Paris, où il s'était senti «*lourd*», le seul à garder «*sa raison*», un «*fugitif*» parmi ces gens «*prisonniers d'eux-mêmes*», un «*archange triste*» «*après deux ans d'Afrique*», en particulier «*une nuit dans le Sahara peuplé d'étoiles*». Le narrateur cite une lettre où il lui faisait part de ses émotions en vol et après l'atterrissage, mais aussi lui rappelait Geneviève. Le narrateur s'adresse alors à celle qu'ils avaient connue «*petite fille*» et «*fée*» qui habitait «*une vieille maison*», était sensible à la nature, leur lisait des vers, leur dispensait sa sagesse ; ils lui volaient «*de l'amour*», mais elle échappait à eux, qui disaient à cette «*faible femme*» vouloir devenir des «*conquérants*». Or Bernis avait retrouvé Geneviève.

II

Elle l'avait invité à un «*dîner politique*» où il vit en son mari, Herlin, un homme qui «*pousse en avant un personnage qu'il se compose*», alors qu'elle, dans «*sa robe du soir*», souffrait de n'être désirée que, comme une «*courtisane*», pour «*une part d'elle-même*» ; se souvenait «*des premiers jours de ses fiançailles*» où Herlin avait entrepris de «*la conquérir*». À Bernis, elle se décrivit comme une «*drôle de petite fille*». L'appelant «*enfant prodigue*», elle lui demanda de lui parler du désert.

III

Un jour, elle se révolta. Herlin, qui, animé par l'orgueil, prenait le «*rôle de père malheureux*» et «*cultivait sa douleur*», lui avait fait croire, alors que, après trois jours de veille, elle avait succombé au sommeil, que leur enfant, malade, s'étouffait. Comme celui-ci avait dû être opéré, le médecin l'avait vue s'évanouir et lui avait commandé de sortir, ce qu'elle avait fait, décidée à «*vaincre*». Elle avait vu, chez un antiquaire, un cristal qui était «*un reflet posé comme un clou d'or*».

IV

Herlin lui avait reproché cette sortie, lui révélant que «*l'enfant vomit du sang*», mais l'empêchant de le voir, lui assénant : «*L'enfant meurt : c'est le doigt de Dieu*», puis lui demandant pardon ; et, comme elle voulait partir, tirant «*sur le bras fragile*», avant de «*desserrer les doigts avec un sentiment étrange d'impuissance et de vide*». Elle n'avoua pas cela à Bernis, se laissant consoler, alors que «*l'on aventure, sous la caresse, bien peu de soi-même*».

V

Un jour, Geneviève vint chez Bernis pour lui demander de «*l'emporter [...] sans lui faire de mal*», avant de lui faire savoir : «*Mon fils est mort. [...] j'ai fui la maison. [...] Les discussions avec mon mari, quel cauchemar ! [...] j'en devenais folle. [...] J'ai été folle de venir.*»

VI

Elle reçut des «*visites de condoléances*», mais ne prononça «*pas un mot*», la mort de son enfant étant «*une telle défaite*» pour elle. Comme son mari «*parla de vendre la maison*», elle souffrit de voir «*tout son passé défait*», ses meubles éparpillés, «*mille pactes rompus*». Bernis lui promit : «*Je vous emporte*», tenant dans ses bras «*cette petite fille en pleurs*». Il reçut une lettre de Cap Juby où le narrateur lui conseilla : «*Geneviève, laisse-la vivre*», lui signala qu'elle avait «*l'habitude de la fortune*», tout en comprenant que, pour lui, «*aimer c'est naître*», tout en disant à la fin : «*Vivre, sans doute, c'est autre chose.*»

VII

Geneviève fut gênée du «*décor*» dans lequel elle se trouvait, car, pour elle, il «*manquait de durée*», tout pouvant s'enlever «*en cinq minutes*» comme dans les maisons d'«*officiers de Coloniale*», ce qu'elle reprocha à Jacques. «*Elle sentait un peu d'elle-même se compromettre*» et voulut «*arranger tout ça*». «*Elle ressentait une étrange mélancolie*». Elle regrettait aussi la maison à la campagne où elle était avec ses chiens, son fils, ceux qui étaient disparus. Elle pensait que, en suivant cet homme à Dakar, à Buenos Aires, elle allait «*souffrir et douter de lui*». Mais, comme Bernis lui montrait une «*tendresse d'essence divine, elle voulut bien s'efforcer d[...] aimer l'image de l'amour.*»

VIII

Elle refusa l'hôtel où il voulait la mener, et elle avait froid car, «*petite fille très étourdie*», elle avait oublié sa fourrure alors qu'il pleuvait. Puis la voiture fut en panne, et il s'accusa de ne faire «*que des sottises*», considéra que «*cette nuit était semblable à une maladie interminable*», et le mot «*Vélos*» sur un mur lui parut «*le mot le plus triste et le plus vulgaire qu'il eût jamais lu. Symbole d'une vie médiocre.*» Ils furent apostrophés par des «*gamins saouls*». Un premier hôtel de Sens était complet. Pourtant, elle lui dit : «*Il faut travailler pour notre bonheur*». «*Deux autres hôtels restèrent muets*». Geneviève ne dit plus rien, «*venant de désespérer de beaucoup de choses*». Cependant, un autre hôtel les accueillit, mais il fallut inscrire deux noms différents ; d'où la perspective du «*scandale*». Et, tandis qu'«*elle dormait, il ne pensait pas à l'amour*», et «*s'agenouilla pauvre devant cette enfant.*»

IX

Au matin, alors que Bernis était levé et agité, Geneviève «*se sentait une chair molle de pain mal cuit*», voulut lui crier : «*Retiens-moi !*», mais se leva.

X

Avait été prise, «*en dehors*» d'eux, la décision de faire revenir Geneviève à sa maison. Bernis se sentait emporté sur une pente, et pensait qu'«*il souffrirait plus tard*». Ils revinrent vers Paris. Comme «*leurs propos étaient bien plus libres*» que la veille, il se dit qu'elle «*l'aimait toujours*», mais «*qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre*», et qu'«*elle n'était pas faite, non plus, pour Herlin*».

XI

Marchant dans Paris, Bernis se sentait «*étranger*», mais «*savait que son travail*» le reconforterait. Il entra dans Notre-Dame, voulant se reconnaître dans «*la foi*». Est alors décrit l'état d'esprit du prédicateur, puis est déroulé son sermon qui est un appel à ceux qui sont déçus par la logique, par l'action, par l'amour ; mais Bernis pensa : «*Quel désespoir ! Où est l'acte de foi ?*» et il «*sentit grandir sa détresse*», implora : «*Ah ! quelque chose pour le sauver d'une inquiétude si humaine...*»

XII

Marchant au milieu d'«*une agitation sans nom*», il voyait «*des femmes que l'on croise une fois dans sa vie : l'unique chance*», mais repoussait «*des filles qui s'accrochaient*». Plus tard, il fut intéressé par le «*dos nu*» d'une dîneuse, par des danseuses qui étaient «*l'expression même du désir*». Puis il dansa en étant dégoûté par le corps de «*cette fille lasse*» qui se livrait à «*un labeur routinier*», qui ne pouvait lui donner ce qu'il désirait, mais dont il eut cependant besoin, «*son isolement étant si cruel*».

XIII

Cette femme «*craint cet homme silencieux*» pour lequel elle voudrait avoir «*des élans de tendresse*» mais «*éprouve le sentiment d'une fuite rapide*». Après «*cette volupté qui a, en lui, quelques secondes battu des ailes*», il touche cette chair «*tiède comme une bête*». Puis, «*dégagé du corps*», il est «*à la proue d'un navire, le cap en mer*».

XIV

«*Avant l'heure du rapide*», Bernis «*franchit des heures désertes*», «*regarde s'écouler la foule*».

Troisième partie

I

Alors que s'apaisaient «*les dernières tempêtes du jour*», Bernis envisageait son voyage avec un mécanicien : Toulouse, Barcelone, Alicante, Malaga, Tanger, Casablanca, Agadir, Cap Juby, Cisneros, Port-Étienne, Saint-Louis, Dakar. À Malaga, il «*passa sans atterrir*». Il traversa «*le détroit à vingt mètres, sans voir la côte d'Afrique, à la boussole*». Après qu'il ait eu «*pour le guider la ruine blanche des vagues*», il fallut, à Casablanca, arranger «*la rampe de balisage*» ; d'où un retard et un affrontement avec «*le chef d'aéroplice*» qui lui fit voir qu'il y avait «*des étoiles*» dans le ciel. De ce fait, à Agadir, on attendait le courrier ; à Juby, on lança «*des signaux de détresse*» ; Cisneros «*agaçait des mêmes questions*». Quand Casablanca put donner des nouvelles, «*tout se détendit*». Mais Bernis s'enferma «*dans une grotte humide et froide, battue du grondement de son moteur*».

comme de la mer», mais put voir les villes de Mazagan, Safi, Mogador, avant d'entrer «dans la mouscaille» qui l'empêcha d'apercevoir «les premiers sommets du petit Atlas» alors qu'il ne pouvait communiquer avec le mécanicien ; qu'il craignait être au-dessus de la mer. Mais, soudain, «le terrain d'Agadir s'éclaira».

II

Le narrateur décrit le poste de Cap Juby, qui est dans le désert, auprès d'un «fort espagnol», tandis que, à quelques puits de là, s'étendait «la dissidence inexplorée» de Maures qui, parfois, capturaient un «camarade». «Le jour s'écoulait nu et non meublé d'événements». Il indique à Bernis qu'il devrait «avoir atterri» ; mais le pilote a affaire à un vent Sud-Est alors que souffle habituellement un vent Nord. «L'opérateur de T.S.F.», qui doit faire fonctionner un moteur bruyant, a du mal à communiquer avec Agadir. Le narrateur prenant un écouteur «tombe dans une volière pleine d'un tumulte d'oiseaux» car se mêlent des messages venant de partout. Il apprend que «le courrier est retourné sur Agadir».

III

Le narrateur parle de Jacques Bernis, du «voyage» qu'il a accompli. Ils sont «sortis de la même enfance». Il évoque le «vieux mur» qui les séparait d'une campagne où s'activaient les paysans tandis que leurs parents «jouaient au bridge», qu'eux se sentaient «entre le passé et l'avenir». Il leur était interdit d'approcher d'une «citerne à ciel ouvert», mais ils y allaient quand même, se sentant «perdus aux confins du monde», à «l'envers des choses». «Haïssant ce monde imposé», ils voulaient «fuir», se réfugiaient «dans la charpente du grenier», se révoltaient «contre le temps [...] le grand ennemi», connaissaient les faiblesses de la maison, «une cosse prête à livrer son grain». Soudain, sont rapportés les propos échangés à l'arrivée de Bernis, le narrateur disant avoir craint qu'il soit tombé dans le «grabuge» causé par la lutte entre deux tribus ; posant une question au sujet de Geneviève que Jacques avoue avoir revue.

IV

Allant de Paris à Toulouse, il s'arrêta dans «une petite gare» permettant d'entrer dans ce «royaume de légende», où un paysan le conduisit dans sa carriole. Sautant «la haie comme jadis», il entra dans la maison qu'il trouva dans «le désordre intelligent qui marque une présence», sans oser «se révéler», entendant une voix qui parlait d'une «mort prochaine», «montant en fraude l'escalier» pour découvrir la malade qui, en disant son nom, «le halait du fond de sa pensée», mais ne le reconnut pas. Aussi partit-il «sans bruit» ; «c'était fini, il ne reviendrait plus jamais.»

V

Avant de partir de Cap Juby, Bernis résuma au narrateur «toute l'aventure», son incapacité à «entraîner Geneviève» dans son monde, la distance de «mille années» qu'il y avait entre eux, elle étant «cramponnée à ses draps bancs, à son été, à ses évidences». Mais le narrateur l'incite à «chercher le trésor», tandis que lui est retenu au sol du désert.

VI

Dans l'avion, Bernis domine le Sahara, mais a à parcourir «deux mille kilomètres avant Dakar», la «première escale» étant Port-Étienne. Il a à craindre la panne qui «livre l'homme au sable» de «cette planète inconnue», et se demande s'il pourrait supporter «la soif, l'abandon, ou la cruauté des tribus maures». Mais des messages cités indiquent l'arrivée de l'avion à Port-Étienne. Cependant, il lui faut alors «dominer une tempête de sable» où il «s'enlise» ; où, «aveugle», il surveille les cadrans, essaie des manœuvres, voit la dune de Mauritanie s'approcher, pense «se casser la gueule», parvient à

atteindre «*un fortin français*» où l'accueillent «*vingt Sénégalais*» et «*un vieux sergent*» qui lui dit être «*de Tunis*», lui offre du vin, lui parle des rares visites du capitaine ou celle d'un jeune lieutenant qui lui a «*expliqué les étoiles*», lui chante la chanson «*Il pleut, il pleut bergère*». Bernis lui demande de l'aider à régler le moteur, et «*le sergent contemple un jeune dieu, venu de nulle part, pour s'envoler*».

VII

Sont cités des messages qui annoncent que l'avion n'est pas arrivé à Saint-Louis du Sénégal ; qu'un autre avion envoyé à sa recherche n'a rien trouvé ; que d'autres avions viennent se joindre. Ainsi, à Juby, le narrateur fait préparer un avion. À Port-Étienne, les avions se partagent les recherches : «*L'un sur la côte, l'autre à vingt kilomètres, l'autre à cinquante.*» Le narrateur ne voit rien et ne voit plus ses «*camarades*», se souvient d'un mot de Nietzsche que Bernis aimait, atterrit auprès du fortin et y interroge le sergent. Vient alors la nuit, et s'impose «*l'étoile polaire*». Réveillé par le froid, le narrateur décide de veiller jusqu'à «*l'aube*», se demandant : «*Où es-tu, Jacques Bernis?*», se disant : «*Un enfant perdu remplit le désert.*» Il se souvient que son ami lui avait dit : «*J'ai aimé une vie que je n'ai pas très bien comprise. [...] Il me semblait qu'avec un effort j'allais comprendre enfin et l'emporter.*» Comme, à l'aube, se font entendre des «*cris rauques des Maures*», il est décidé de chercher du côté d'un «*rezzou*» qui «*aurait surgi à l'Est*». Mais les avions ont à affronter le «*simoun*». Le narrateur indique qu'il n'était lié à son «*Camarade*» que par «*un fil de la Vierge*», et que Bernis a dû trouver «*le trésor*» qu'il cherchait «*dans l'étoile la plus verticale*». Un message indique : «*Pilote tué avion brisé courrier intact*».

VIII

Un message signale : «*De Dakar pour Toulouse : courrier bien arrivé.*»

COMMENTAIRE

Ce roman tragique est à la fois :

-Un document sur :

-Le monde de l'aviation à une époque où les appareils étaient fragiles et peu fiables malgré tous les efforts des aviateurs et des mécaniciens. L'exactitude étant une règle de survie (d'où une chronologie précise), tout, le temps, le lieu, la distance, devait être précisé avec une rigueur dont les manquements entraînaient des sanctions. Tiennent donc une grande place des détails sur le fonctionnement de l'avion dont certains peuvent paraître rébarbatifs ; on lit ainsi : «*Attentif à l'indicateur de pente, à l'altimètre, il se laissa descendre pour se dégager du nuage. La faible rougeur d'une ampoule l'éblouissait : il l'éteignit.*» (3, 1) ; on trouve encore d'autres mots techniques : «*alternateur*», «*ampèremètre*», «*connecteur*», «*isobare*», «*palonnier*», etc.. Mais on découvre aussi les sensations du pilote lors du décollage, du vol dans l'immensité de la nuit, dans la vacuité du ciel, des rase-mottes faits pour se repérer, de l'atterrissage. Saint-Exupéry, qui, à travers le personnage de Jacques Bernis, raconte sa propre expérience et ses propres émotions de pilote, parle de ce métier avec bonheur, détaillant ce qui est vu de là-haut («*Devant lui, l'éclatante blancheur de ce territoire insoumis. Parfois le roc est nu. Le vent a balayé le sable, çà et là, en dunes régulières. L'air immobile a pris l'avion comme une gangue. Nul tangage, nul roulis, et, de si haut, nul déplacement du paysage.*»), ce que ressent le pilote, sans oublier les petits agacements, les gênes. D'autre part, il montra les risques courus spécialement par le survol du Sahara du fait du déchaînement des intempéries, du danger que présentaient les Maures, chaque panne pouvant signifier la mort dans un atterrissage raté ou par le fusil ou le sabre des hommes des tribus bédouines. De plus, les cartes de ce désert comportaient encore beaucoup de taches blanches, les aviateurs pouvant y tourner en rond, y mourir de soif et de froid. Cela n'empêche pas des élans de lyrisme : «*Tant d'images*

coulaient dans nos yeux : nous sommes prisonniers d'une seule, qui pèse le poids vrai de ses dunes, de son soleil, de son silence.»

-L'épopée de "l'Aéropostale", qui voulait réunir les points cardinaux dans un réseau postal aérien qui empêcherait le monde de se défaire ; un document sur ses pilotes auxquels une sorte de sacralisation du courrier était inculquée parce que c'est par lui que passent, non seulement toutes sortes de tractations concrètement utiles, mais surtout l'âme des êtres humains, leurs méditations scientifiques ou culturelles, biens précieux pour toute l'humanité. La contrainte imposée était rude : *«La compagnie nous avisait la veille au soir : "Le pilote X est affecté au Sénégal, à l'Amérique." Il fallait... la nuit même, dénouer ses liens, clouer ses caisses, déshabiller sa chambre de soi-même, de ses photos, de ses bouquins...»* Signalons que, en 3, VI, Saint-Exupéry emploie un «nous» qui l'englobe dans la communauté des pilotes de "l'Aéropostale" qui est magnifiée, alors que ce n'était qu'une compagnie commerciale, soucieuse avant tout de rentabilité !

-Le Sahara, au bord duquel, sur la côte de l'Atlantique, en territoire espagnol, se trouve le poste de Cap Juby (*«ravitaillé une fois par mois en eau douce par un voilier»*, 3, VII), tandis que, au milieu, se trouve *«un fortin français»* tenu par un sergent qui est de Tunis et *«vingt Sénégalais»* (3, VI) ; d'où l'évocation du désert avec ses dunes, son *«simoun»*, ce *«vent qui nous sèche comme un aspirateur»*, 3, VII), ses ciels pleins d'étoiles, ses habitants (les *«Maures»*, *«les nomades aux lentes caravanes»* (3, II) dont certaines tribus sont en dissidence, organisant des *«rezzous»* [attaques-surprises en vue de pillages, le groupe étant évalué par le nombre de fusils], capturant des pilotes tombés en panne, se combattant les uns les autres (*«Les Aït-Toussa ont attaqué les Izarguin»* 3, III).

-Une double autobiographie, Saint-Exupéry s'étant représenté à la fois dans le narrateur, chef de poste à Cap Juby, et, surtout, en Jacques Bernis ; s'étant plu à parler de son enfance dans un milieu riche, de son amour pour la maison familiale, de son éducation (avec le souci de mentionner *«pensums et retenues»*, de faire étalage de toute une culture : Énéide, Descartes, Pascal, Taine, Nietzsche, Pyrrhus, Néron, Lucrèce, l'Ecclésiaste, Jules César (1, III)), son évolution (quand il revoit ses anciens professeurs, il ne tremble plus devant eux et ceux-ci le traitent en égal, ce dont il est fier : *«Nous revenions solides, appuyés sur des muscles d'homme. Nous avons lutté, nous avons souffert, nous avons... joué parfois à pile ou face avec la mort, pour simplement dépouiller cette crainte, qui avait dominé notre enfance, des pensums et des retenues, pour assister invulnérables aux lectures de notes du samedi soir...»*). Il prêta à Jacques Bernis son avidité sensuelle : *«Chaque femme contenait un secret : un accent, un geste, un silence. Et toutes étaient désirables.»* (2, I) et la difficulté de ses relations avec les femmes

-Une intrigue sentimentale, une histoire d'amour malheureux, impossible (rendue de façon d'abord énigmatique puis fragmentaire au point qu'on s'y perd quelque peu) qui, d'ailleurs, transforme le roman de l'aviation annoncé par le titre en roman de l'aviateur. Nous est longuement exposé le malentendu, l'incompréhension entre le pilote et Geneviève, "Courrier Sud" faisant, dans ces pages, très courrier du cœur !

Si Bernis était *«un fils de famille, si instruit, si bien élevé»* (3, VI), se voulant libre *«des coutumes, des conventions, des lois, tout ce dont il ne sent pas la nécessité»*, n'ayant trouvé dans les livres *«aucun secret qui le protégeât de la mort»*. Désireux de fuir une vie ordinaire, la vie monotone de ces années d'après-guerre, ayant soif d'action, il avait trouvé dans le monde de l'aviation postale un milieu dur, net, précis, qui le sauvait de l'inquiétude, le défendait contre le sentiment de sa fragilité, lui offrait la possibilité de se vouer à une mission utile. Son métier le contraignait à réduire la part de l'intelligence à des *«pensées rudimentaires, à des pensées qui dirigent l'action»*. Alors qu'il est réfugié à l'intérieur de sa carlingue, sa participation à une œuvre collective, la conscience de sa responsabilité donnent un sens à sa vie. Il a été transformé par son métier. En vol, il ne s'appartient plus car il a le sentiment d'être responsable des autres, se sent momentanément le centre de relations humaines, pensant aux joies et aux drames aussi qui dépendent de lui. Il commence son aventure en découvrant un monde nouveau, en constatant que, de son avion haut dans les airs, la terre semble nue et morte. Mais, lorsque l'avion descend, elle s'habille, et le cours des choses s'accélère. Les points de repère ne sont

plus les mêmes. Certes, il y a la mer, les montagnes, les villes, les fleuves, les instruments de bord qui le renseignent sur sa position. Mais comment se fier à des chiffres, à des calculs, à l'enseignement de la géographie? Au sol, tout n'est que pensée figée, représentation abstraite. Mieux vaut chercher le contact de l'être humain avec sa terre, observer la fermière qui vaque à ses occupations, les moutons qui rentrent au bercail, trois orangers, un ruisseau, autant de signes vivants qui vous guident, car là où ils sont, on devine les refuges et les pièges que n'indique aucune carte. Par contre, l'avion fait de lui un nomade alors que, usager des chambres d'hôtels, il rêve d'habiter un lieu, souhaite enracinement et permanence. En ce sens, il est proche de Geneviève. Mais, s'il l'aime, il ne peut entrer dans son univers étroit. Cependant, fallait-il que, troublé par les implications de sa relation avec elle, il entre dans une église afin de se reconnaître dans «*la foi*», mais qu'il y entende un sermon qui lui fit penser : «*Quel désespoir ! Où est l'acte de foi?*», à la suite duquel il «*sentit grandir sa détresse*» ? Fallait-il aussi que, lamentable aventure d'un soir, il se perde dans un cabaret de Montmartre, puis dans le lit d'une «*entraîneuse*», maigre remède à sa détresse et à sa solitude? Comme, à la suite de cet échec, il est désespéré, on peut se demander s'il ne se serait pas suicidé.

Geneviève, qui pourrait avoir été inspirée à la fois par la sœur aînée de l'auteur, Marie-Madeleine, qui était décédée en 1927, et, surtout, par la fiancée perdue qu'était Louise de Vilmorin., est complètement fermée sur elle-même. Le romancier se penche attentivement sur elle, la désignant comme la «*petite fille*» (1, III - 2, I), l'«*enfant fragile*» (2, I), que Bernis et le narrateur avaient connue (2, I). Il reste que cette «*fée*», devenue «*une femme déjà faite*» (2, I), a épousé Herlin, un individu nul et prétentieux avec lequel les relations sont tendues puisque, lorsque leur fils était tombé malade, elle avait dû essuyer les reproches de celui qui considérait que cette maladie était le châtimeur que Dieu imposait à la mère ! On a vu que l'enfant adoré étant mort, elle avait trouvé refuge dans les bras de Bernis qui l'aime, mais se demande si elle sait au moins de quoi elle a besoin, et demeure désespéré de ne jamais l'atteindre dans son âme et dans sa chair. En effet, il constate qu'elle était restée «*une enfant crispée*» (VI), une «*drôle de petite fille*» (2, II), assez futile (on mentionne que son désarroi ne l'avait pas empêchée de voir, chez un antiquaire, un cristal qui était «*un reflet posé comme un clou d'or*» 2, III), une «*petite fille en pleurs*» (2, VI), «*une petite fille très étourdie*» (2, VIII), surtout une femme casanière (elle est «*cramponnée à ses draps bancs, à son été, à ses évidences*» (3, V) ; elle a besoin d'être entourée de murs épais, d'objets que leur qualité protège du temps ; elle tient à une vie paisible), de plus «*têtue et douce. Si près d'être dure, cruelle, injuste, mais sans le savoir*» (X), capricieuse et exigeante ; en un mot, Saint-Exupéry a créé la pire «*chochette*» de la littérature française !

Sa conclusion : «*ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre*», et «*elle n'était pas faite, non plus, pour Herlin*» (2, X).

Si cette triste histoire d'amour est quelque peu conventionnelle, elle a le mérite de montrer que le héros qui, par ailleurs, est quasiment divinisé, peut être humain, tendre, vulnérable, nostalgique, méditatif, inapte à l'amour et à la vie.

* * *

Le texte est pompeusement divisé en trois parties, elles-mêmes divisées en chapitres parfois fort courts. La chronologie est assez inutilement et maladroitement bouleversée : la première partie trouve sa suite dans les trois derniers chapitres de la troisième partie ; la deuxième partie est un retour en arrière dans un passé lointain (le narrateur indique : «*Je dois revenir en arrière*», (2, I), tandis que le début de la troisième partie est un nouveau retour en arrière mais dans un passé plus proche, avec une autre description du poste de Cap Juby, et avec un passage d'un temps à l'autre dans le troisième chapitre de cette troisième partie !

D'autre part, s'il est normal qu'on pénètre dans le monde intérieur de Bernis, du narrateur et de Geneviève, il est étonnant que, en 2, XI, on nous fasse découvrir celui du prédicateur de Notre-Dame qui, de plus, semble-t-il, improvise son sermon !

Le style est très varié.

D'une part, Saint-Exupéry fut sobrement narratif, cherchant la concision, allant alors jusqu'à l'ellipse, avec notamment des phrases nominales, courtes, précises, rythmées, remplies d'information et d'énergie : «*Un poste français à vingt kilomètres : le seul. L'atteindre. Température de l'eau : 120. Dunes, rochers, salines sont absorbés. Tout passe au laminoir. Et allez donc ! Des contours s'élargissent, s'ouvrent, se ferment. Au ras des roues : débâcle.*» Avec cette écriture dense et nerveuse, il s'en tint à de sèches notations, à de denses dépêches télégraphiques comme celle par laquelle commence le roman et celles qui le terminent («*Pilote tué avion brisé courrier intact. Stop.*»), le claquement des derniers mots nous frappant, nous laissant un peu blessés nous aussi de la blessure de l'auteur. Dans les pages consacrées à l'aviation, on trouve des mots techniques comme ceux cités plus haut, et des mots ou expressions de la langue populaire : «*cantine*» (2, I) - «*goupillé*» (1, II) - «*Je me fous bien de sa lumière !*» (3, I) - «*mouscaille*» (3, I) - «*Nom de Dieu !*» (1, IV) - «*salaud*» (3, II), etc..

Si dans les propos entendus par Bernis dans la maison de province, «*il n'y avait rien de déclamatoire*» (3, IV), le ton du livre l'est assez constamment quand est suivie l'intrigue sentimentale ; en effet, Geneviève vivait «*un conte enchanté*» dans «*un monde*» «*à la porte magique*» (2, I), elle était «*fée*» ; elle paraissait «*éternelle d'être si bien liée aux choses*» ; elle répandait des «*larmes [...] plus précieuses que des diamants [et] celui qui les boirait serait immortel*» (2, I). Il est question de «*ce royaume que depuis Merlin on sait pénétrer sous les apparences*» (3, IV), et Bernis, «*plongeur des Indes qui touches les perles, mais ne sait pas les ramener au jour*» (3, V), avait cependant «*les trois vertus requises depuis Orphée pour ces voyages : le courage, la jeunesse, l'amour...*» (3, IV), tout ce chapitre paraissant d'ailleurs composé dans le ton du «*Grand Meaulnes*» d'Alain-Fournier.

On est surpris par certaines formulations : «*Nous goûtons la fraîcheur, l'odeur, l'humidité qui renouvelaient notre chair. Nous étions perdus aux confins du monde car nous savions déjà que voyager c'est avant tout changer de chair.*» - «*Les étoiles mesurent pour nous les vraies distances. La vie paisible, l'amour fidèle, l'amie que nous croyons chérir, c'est de nouveau l'étoile polaire qui les balise...*» - «*Chaque habitant possède dix mille mètres de ciel pur sur lui. Un ciel qui va jusqu'aux cirrus.*» (IV).

On remarque le goût des hyperboles qu'avait Saint-Exupéry. Il évoque sans nécessité «*cette jeune fille devant sa porte qui guettait un homme entre cent mille, qui avait renoncé à cent mille espérances*» (2, I). Toulouse est qualifié de «*Dieu lointain*» (1, I). Le courrier est célébré : «*Tu devais, à l'aube, prendre dans tes bras les méditations d'un peuple. Dans tes faibles bras. Les porter à travers mille embûches comme un trésor sous le manteau. Courrier précieux, t'avait-on dit, courrier plus précieux que la vie.*» (1, III), ce qui est encore répété plus loin : «*La Compagnie prêchait : courrier précieux, courrier plus précieux que la vie. Oui. De quoi faire vivre trente mille amants.*» (1, IV). On lit encore : «*Un moteur grondait quelque part. De Toulouse jusqu'au Sénégal, on cherchait à l'entendre.*» (I) - «*Un enfant perdu remplit le désert... C'était donc un enfant qui tenait les liens du Monde, autour de qui le monde s'ordonnait?*» - «*Ma vie est serrée comme un drame.*» - «*On savait la mort installée sous le toit, on l'y accueillait en intime sans en détourner le visage.*» Bernis, «*scaphandrier hors de son élément*» (1, II), est un «*archange triste*» (2, I), qui «*d'un mouvement de son poignet, déchaîne ou retient l'orage*» (1, II), et Saint-Exupéry lui prête son propre style : «*J'étais pareil à ce pèlerin qui arrive une minute trop tard à Jérusalem. Son désir, sa foi venaient de mourir : il trouve des pierres.*» (2, I) - «*J'étais jeune, comme posé dans quelque étoile où la vie recommence. [...] Je me sentais dans ce sol, dans ce ciel, comme un jeune arbre. [...] j'étais ce sourcier dont le coudrier tremble et qu'il promène sur le monde jusqu'au trésor. [...] la source [...] c'est Geneviève.*» (2, I) - «*Quelle est cette promesse obscure que l'on m'a faite et qu'un dieu obscur ne tient pas?*» (2, I).

Assez constamment s'impose la volonté de procéder à des comparaisons : «*Cette chambre était bien un îlot dans le monde comme une auberge de marins*» (1, III) - «*Six heures encore d'immobilité et de silence, puis on sort de l'avion comme d'une chrysalide. Le monde est neuf.*» - «*Le fil de la vierge de mon amitié te liait à peine : berger infidèle, j'ai dû m'endormir.*» - «*Tu sentais soudain ta vie si*

certaine, comme un jeune arbre se sentirait croître et développer la graine au jour.» - «La maison est un navire. Elle passe les générations d'un bord à l'autre.» - «Ils vivent dans cette enceinte comme des goujons» - «Bernis [...] se sent lourd comme un portefaix».

Une belle poésie imprègne les descriptions de la nature. Le début du livre est un véritable petit poème en prose : *«Un ciel pur comme de l'eau baignait les étoiles et les révélait. Puis c'était la nuit. Le Sahara se déployait dune par dune sous la lune. Sur nos fronts cette lumière de lampe qui ne livre pas les objets mais les compose, nourrit de matière tendre chaque chose. Sous nos pas assourdis, c'était le luxe d'un sable épais. Et nous marchions nu-tête, libérés du poids du soleil. La nuit : cette demeure... Mais comment croire à notre paix?»* (1, I). L'ensemble «*dune par dune sous la lune*» est une coquetterie phonétique qui apporte une note de fantaisie. Les sonorités en «oz» («*compose*», «*chose*») ou en «ait» dans la première phrase se répètent par la suite dans tout le paragraphe grâce à l'utilisation de l'imparfait (ainsi, à «*baignait*», «*révéla*it», «*déplia*it» répond l'adjectif «*épais*» qui achève la description). Enfin, on trouve le rythme ternaire suivant : «*Sous nos pas assourdis, / c'était le luxe d'un sable épais*» (6/8) - «*Et nous marchions nu-tête, / libérés du poids du soleil*» (6/8) - «*La nuit, cette demeure... / Mais comment croire à notre paix?*» (6/8). Tout (rythme, rimes internes, assonances) concourt à donner l'idée de la douceur de la nuit. Les sons, «*assourdis*» comme les pas, l'image des dunes se déployant et ondulant sous la lune, qui suggèrent une répétition rassurante, donnent un point de repère dans l'harmonie du désert. Et, brusquement, l'auteur y fait succéder une interrogation existentielle qui introduit de l'angoisse : la lune, le ciel et les étoiles ne permettent plus de se guider. Aux natations concrètes se sont substituées des notions abstraites («*croire*» - «*paix*»). On lit encore : «*Une montagne qu'il survole, poitrine de géant couché, se gonfle presque jusqu'à lui*» (1, IV) - «*La plaine [...] secouait aux ailes des cigales ses crécelles, au ventre des grenouilles ses grelots, au cou des bœufs qui rentraient ses cloches.*» (2, I).

On admire cette ample évocation par le narrateur du monde de l'enfance : «*À l'heure du dîner, nous remontions vers la maison, lourds de secrets, comme ces plongeurs des Indes qui touchèrent des perles. À la minute où le soleil chavire, où la nappe est rose, nous entendions prononcer les mots qui nous faisaient mal : / "Les jours allongent..." / Nous nous sentions repris par cette vieille ritournelle, par cette vie faite de saisons, de vacances, de mariages, et de morts. Tout ce tumulte vain de la surface. / Fuir, voilà l'important. À dix ans nous trouvions refuge dans la charpente du grenier. Des oiseaux morts, de vieilles malles éventrées, des vêtements extraordinaires : un peu les coulisses de la vie. Et ce trésor que nous disions caché, ce trésor des vieilles demeures, exactement décrit dans les contes de fées : saphirs, opales, diamants. Ce trésor qui luisait faiblement. Qui était la raison d'être de chaque mur, de chaque poutre, Ces poutres énormes qui défendaient contre Dieu sait quoi la maison. Si. Contre le temps. Car c'était chez nous le grand ennemi. On s'en protégeait par les traditions. Le culte du passé. Les poutres énormes. Mais nous seuls savions cette maison lancée comme un navire. Nous seuls qui visitions les soutes, la cale, savions par où elle faisait eau. Nous connaissions les trous de la toiture où se glissaient les oiseaux pour mourir. Nous connaissions chaque lézarde de la charpente. En bas, dans les salons, les invités causaient, de jolies femmes dansaient. Quelle sécurité trompeuse ! On servait sans doute les liqueurs. Valets noirs, gants blancs. Ô passagers ! Et nous, là-haut, regardions filtrer la nuit bleue par les failles de la toiture. Ce trou minuscule : juste une seule étoile tombait sur nous. Décantée pour nous d'un ciel entier. Et c'était l'étoile qui rend malade. Là nous nous détournions : c'était celle qui fait mourir. / Nous sursautions. Travail obscur des choses. Poutres éclatées par le trésor. À chaque craquement nous sondions le bois. Tout n'était qu'une cosse prête à livrer son grain. Vieille écorce des choses sous laquelle se trouvait, nous n'en doutions pas, autre chose. Ne serait-ce que cette étoile, ce petit diamant dur. Un jour nous marcherons vers le Nord ou le Sud, ou bien en nous-même, à sa recherche. Fuir. / L'étoile qui fait dormir tournait l'ardoise qui la masquait, nette comme un signe. Et nous descendions vers notre chambre, emportant pour le grand voyage du demi-sommeil cette connaissance d'un monde où la pierre mystérieuse coule sans fin parmi les eaux comme dans l'espace ces tentacules de lumière qui plongent mille ans pour nous parvenir ; où la maison qui craque au vent est menacée comme un navire, où les choses, une à une, éclatent, sous l'obscur poussée du trésor.»*

Mais, trop souvent, Saint-Exupéry est terriblement solennel : «*Rien n'est aussi menacé que l'espérance*» (2, I). N'y-a-t-il pas de l'affectation dans ces formulations : «*Bernis assistera ce soir au*

déshabiller de la terre» (1, IV) - «Il recense les amitiés» (2, I)? Pourquoi donner une majuscule à l'initiale du mot «Autel» (2, I)?

* * *

Saint-Exupéry a nourri son texte de réflexions sur l'héroïsme des pilotes de cette époque (qui sont vus comme des doubles du soldat), sur la tentation chez eux du péril, sur la solitude qui était leur compagne fidèle, mais aussi sur leur sens de la fraternité virile. On trouve cette idée fondamentale chez lui de l'avion comme outil privilégié mêlant «l'homme à tous les vieux problèmes» car il inspire le sentiment de la vanité de l'être humain face à l'univers.

C'est sans se poser d'autres questions, avec une parfaite bonne conscience que, d'une part, Saint-Exupéry évoqua l'enfance d'un fils d'aristocrates dans un grand domaine où les parents donnaient de grandes réceptions et «jouaient au bridge», tandis que, dans la campagne environnante, s'activaient des paysans, décrivit une éducation classique et, surtout, fit une place à ce curieux catholicisme qui conduit Bernis à Notre-Dame, avant de passer à Montmartre ; que, d'autre part, se manifeste constamment («Il ne faut pas trop demander à une faible petite fille» - «Ô femme après l'amour démantelée et découronnée du désir de l'homme. Rejetée parmi les étoiles froides. Les paysages du cœur changent si vite...») une telle condescendance à l'égard des femmes qu'elle confine au machisme.

Il reste que Saint-Exupéry affirme aussi que la première dignité des êtres humains est de s'unir ; qu'il lance un appel enthousiaste au dépassement de soi ; avec, parfois, des assertions étonnantes : «Chaque jour, pour l'ouvrier, qui commence à bâtir le monde, le monde commence.» - «La seule vérité est peut-être la paix des livres.» - «Nous sommes les maîtres des choses quand les émotions nous répondent.» - «Chaque femme contient un secret : un accent, un geste, un silence.» - «Rien n'est aussi menacé que l'espérance !» - «La foule est la matière vivante qui vous nourrit de larmes et de rires.» - «La souffrance est presque une amie.» - «Les drames sont rares dans la vie. Il y a si peu d'amitiés, de tendresses, d'amours à liquider.» - «Il faut autour de soi, pour exister, des réalités qui durent.» - «L'argent c'est ce qui permet la conquête des biens, mais la fortune, c'est ce qui fait durer les choses.» - «Aimer c'est naître.» - «Une armée sans foi ne peut conquérir.» - «Les bras de l'amour vous contiennent avec votre présent, votre passé, votre avenir, les bras de l'amour vous rassemblent...» - «Quand on s'abandonne on ne souffre pas. Quand on s'abandonne même à la tristesse on ne souffre plus.» - «Dans la vie quotidienne, le moindre pas prend l'importance d'un fait et le désastre moral y perd un peu de sens.» - «Si je trouve une formule qui m'exprime, qui me rassemble, pour moi ce sera vrai.» - «L'immobilité saisit, chaque seconde plus grave comme une syncope, puis la vie repart.»

Dès ce premier roman, Saint-Exupéry laissa paraître une inquiétude face à la mort, une sorte d'angoisse ; il l'éprouvait depuis l'enfance, comme il nous le montre, et elle allait revenir plusieurs fois dans son œuvre. On ne trouve ici qu'à l'état d'ébauche la conception de l'action qu'il allait défendre dans d'autres livres.

* * *

Le roman fut publié par les "Éditions Gallimard", avec une préface d'André Beucler, journaliste et écrivain qui jouissait d'une petite notoriété, mais qui ne parla que de la qualité d'aviateur de l'auteur, et nullement de la valeur littéraire de l'ouvrage (ce qu'il allait regretter).

Jean Prévost en fit une critique très élogieuse dans la "N. R. F." (on y lit : «Il y a parfois des suites d'images concrètes et brusques, et d'images abstraites, vagues, comme désorientées, qui donnent des éblouissements»), ce qui allait de soi puisqu'elle dépendait des "Éditions Gallimard". Dans "Les nouvelles littéraires", Edmond Jaloux fut plus réservé, faisant remarquer que l'intrigue amoureuse manque d'épaisseur.

Ce premier roman, s'il avait les défauts des premiers romans, remporta un succès qui allait inciter Saint-Exupéry à continuer dans cette voie, en parallèle à sa carrière d'aviateur.

En 1936, le roman fut adapté au cinéma dans un film français réalisé par Pierre Billon, avec Pierre Richard-Willm, Jany Holt et Charles Vanel.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoir litteraire.com